

Les degrés de l'amour paternel

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 20

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les degrés de l'amour paternel. —

— Je vous félicite pour la naissance de votre bébé, cher Monsieur.

— Ah! Madame, je n'aurais jamais cru que cela donnât tant de tracas.

— Consolerez-vous alors, car, voyez-vous, pour le premier on brode, pour le second on coud et pour les suivants on colle.

A Lerchendorf.

Nous publions ci-après des extraits du journal manuscrit d'un ancien pensionnaire d'un asile pour buveurs. En ce faisant, nous n'entendons nullement courir sur les brisées des feuilles qui prêchent l'abstinence. Indépendamment de ses mérites littéraires, l'ouvrage dont nous détachons aujourd'hui quelques pages nous a paru de nature à intéresser nos lecteurs par l'accent de sincérité dont il est empreint et par les renseignements qu'il renferme sur des institutions avec lesquelles des amis du *Conteur vaudois* n'auront jamais, nous le souhaitons, l'occasion de faire plus ample connaissance.

1^{er} avril. — Ma main tremble, parce qu'il lui manque son stimulant habituel. Mon écriture doit être affreuse; je n'en sais rien, car c'est au petit bonheur que je trace ces lignes, en m'aidant d'une règle que je tourne au fur et à mesure et qui m'indique à peu près où j'en suis. Le docteur D., le célèbre oculiste, m'a dit: « Vous ne distinguez plus les couleurs et bientôt la cécité sera complète. Cessez de boire immédiatement, ne fumez presque plus et vous guérirez, sinon vous deviendrez aveugle à bref délai, sans aucun espoir de recouvrer la vue. »

Voilà pourquoi je suis ici, mais surtout parce que quelqu'un qui m'est cher me l'a conseillé ou plutôt m'en a prié. Et pourtant je suis tellement las que j'eusse préféré mourir. A quoi bon d'ailleurs prolonger une existence à jamais brisée?

Il faut que je boive encore. J'éprouve depuis ce matin une soif ardente, inextinguible; je ne puis rien manger, les entrailles me brûlent. Oh! si je pouvais avoir un verre de vin, un demi-verre seulement!...

Toc, toc.

— Entrez.

— Comment vous sentez-vous, monsieur?

— Mal, monsieur le directeur, je suis très angoissé et j'ai soif continuellement.

— Je vous apporte justement du thé avec du lait, cela vous calmera. C'est une erreur de croire que l'eau apaisera votre soif; buvez-en le moins possible. Dans un moment je viendrai vous prendre; nous irons voir notre installation, c'est intéressant.

Je ne distingue que très imparfaitement mon directeur, sa voix est sympathique et gaie. Je le prie de remettre au lendemain la visite de l'établissement.

— Aujourd'hui, lui dis-je, je n'apprécierais rien. Je préfère rester seul et avoir un doigt de vin, deux, si possible, qui m'éviteraient, à coup sûr, des suffocations.

— Attendez, je reviens.

Et il apporte une bouteille qu'il débouche: « Je vous la laisse, dit-il, ne buvez pas trop à la fois. »

J'en remplis un verre que je portai à ma bouche d'une main mal assurée; je reconnus au goût de l'eau de Vichy.

2 avril. — Quatre heures de sommeil! C'est la meilleure nuit que j'aie passée depuis longtemps...

Je n'étais pas sans inquiétude au sujet de mon premier déjeuner en présence de mes compagnons, mais ils ne parurent pas s'apercevoir que ma main tremblait quand je portai ma tasse à mes lèvres. Deux tasses de chocolat me firent du bien.

Le réfectoire est une grande pièce pouvant contenir environ quarante personnes. Une des portes s'ouvre sur un pré que je trouve grand, une autre est celle de la cuisine. Le directeur, M. Algan, qui veut bien m'accompagner, me montre cette dernière dont la bonne tenue fait honneur à la cuisinière en chef.

Une troisième porte nous conduit par un large escalier dans la salle commune. C'est là que se réunissent les pensionnaires, après les heures de tra-

vail, pour causer, lire, jouer, écrire et fumer. Une autre pièce plus petite est consacrée aux non fumeurs. Un piano indique que la musique n'est pas bannie de cette retraite. Dans le vaste hall, une grande armoire renferme la bibliothèque. Salles de bains avec appareils à douches et de nombreux lavabos, voilà pour la toilette. Tout ce que j'ai observé jusqu'à présent est d'une extrême propreté.

Nous allâmes ensuite visiter les écuries, qui font l'admiration des connaisseurs, puis les ateliers de serrurerie, de menuiserie, de charronnage, la forge, l'imprimerie, on travaille partout...

La cloche nous appelait au réfectoire. Mes camarades rentraient du travail en chantant. Pour mon compte je ne sentais nulle envie de les imiter et je pensais qu'ils affectaient une gaieté factice pour faire plaisir au directeur.

Je bus du thé que j'additionnai copieusement de lait, mélange que je déteste, mais que la soif me fit trouver excellent.

15 avril. — J'ai demandé et obtenu depuis huit jours un travail manuel. Avec un des pensionnaires, je suis préposé au bon entretien du réfectoire et de la salle commune. Chaque matin, à 7 heures, nous mettons les chaises sur les tables soigneusement époussetées, nous balayons les parquets et les décrotons. Ensuite nouveau balayage et époussetage; après quoi, nous remettons tout en place, dans un ordre parfait.

Quoiqu'elle m'essouffle un peu, la lourde décrotoire me plaît; c'est une gymnastique excellente et un repos pour l'esprit, parce que cela empêche de penser. Brisot, mon camarade, me cède volontiers son tour, sous prétexte que je m'en tire très bien et qu'il est surchargé de besogne.

— Vous ne vous imaginez pas la somme de travail qu'on doit fournir ici, me dit-il, vous n'en êtes qu'au début; mais vous verrez, monsieur Le Géral, vous verrez.

Il allume sa pipe et suit son gros ventre qui le conduit où le devoir l'appelle; cette fois, c'est à la forge.

— Je suis éreinté, mes amis, soupire-t-il en s'épongeant le front. Vous comprenez, je dois tout faire pour mettre le *nouveau* au courant. Il n'a jamais fait ce métier. Sera-t-il assez fort pour décroter? Enfin, s'il ne peut pas, je me dévouerai; j'ai bon bras et bonne volonté.

Si M. Algan apparaît, il frappe à coups redoublés sur une pelle qu'il a eu la précaution d'apporter pour la redresser. Lorsqu'il juge que j'ai à peu près terminé, il rentre. Il donne le coup-d'œil du maître, se baisse pour enlever avec son mouchoir de poche un grain de poussière qu'il croit apercevoir, rectifie l'alignement d'une chaise qu'il a surnoisement déplacée. Comme je lui fais observer qu'il gêne la symétrie en éloignant un peu trop une table: « Je le fais exprès. C'est sur cette table que M. le professeur Molinck fait sa partie de domino, et il lui faut beaucoup de place pour s'asseoir. » Or le professeur Molinck, un Belge, très avenant, est d'une maigreur remarquable...

25 avril. — Varnaud, le Parisien, est entré ce bon matin dans ma chambre.

— Monsieur Le Géral, nous allons profiter de ce beau dimanche, Molinck et moi, pour faire une promenade. Nous ferez-vous le plaisir d'être des nôtres?

J'éprouvais un grand besoin de solitude, mais je craignais de désoigner mes camarades en refusant leur compagnie.

— Suivons un moment la route, puis nous entrerons sous bois, dit Molinck. Nous passerons devant l'église, n'est-ce pas, Varnaud?

— Devant l'église, parfaitement... Vous allez voir le défilé des beautés de l'endroit, monsieur Le Géral, et vous me direz si l'on peut devenir amoureux ici...

Les hommes arrivaient déjà. Les vieux vêtus de milaine brune, le visage tanné et ridé, rasé de frais, émergeaient de leurs hauts cols droits; ils devaient du temps. Les jeunes, probablement venus à l'avance dans le même but que nous, regardaient sournoisement de notre côté avec des chuchotements et des rires étouffés dont la bienveillance paraissait exclue. « Ils sont jaloux, parbleu! » déclara Varnaud à qui j'en faisais la remarque.

Comme il était encore un peu tôt, j'allai visiter le cimetière de Lerchendorf attenant à la vieille petite église.

Quand je rejoins mes compagnons, Varnaud tire sa barbe pour en abaisser la pointe, tire sa moustache pour en relever les crocs, tire sa jaquette pour qu'elle ne fasse pas de plis et tire une cigarette de son étui pour se donner une contenance. Il cambre sa taille et avance le pied droit, ce qui fait mieux ressortir la coupe élégante de son pantalon et le verni de ses chaussures neuves.

Un froufrou de jupes, une jolie figure, sans expression, un joli sourire, un « Bonjour, messieurs », gentiment flûté, un très galant salut de Varnaud, et la belle a passé, laissant flotter derrière elle une traînée d'opopanax.

— On ne la voit plus qu'on la sent encore, dit Molinck.

— Hein! comment trouvez-vous Mlle Boller? Me demanda Varnaud.

— Ni chair ni poisson, ni demoiselle ni paysanne. Décidément, vous l'avez surfaite. Ah! voilà qui est mieux.

— Pas possible! Vous trouvez ça joli! Ben, vous en avez du goût!

Elles passaient, les vieilles et les jeunes, dans leur beau costume, toujours le même depuis les anciens temps.

Sous le grand chapeau de paille, les cheveux blancs, noirs ou fauves se tordaient relevés sur la nuque ou tombaient en lourdes tresses plus bas que le *Gsall*¹ de velours; celui-ci orné des riches *Geller-Ketteli*² d'argent que les rosettes³ délicatement ciselées venaient agraffer aux épaules et à la taille, puis remontaient en s'entrecroisant sur la poitrine, recouverte du *Manteli*⁴ plissé en fine toile blanche. Blancs aussi les courts *Ermeli*⁵ bouffants qui laissaient voir de beaux bras brunis par le soleil. Sur le devant de la *Yeppe*⁶ qui les drappe si bien, elle avait noué le coquet *Schæube*, de soie aux couleurs changeantes.

Dans leurs mains, recouvertes jusqu'au-dessous du poignet des demi-gants crochetés à jour, elles tenaient leurs livres de prières. Tranquilles et très dignes, elles passaient, les vieilles et les jeunes, se rendant à l'église...

Parmi elles, les jeunes Xartang, plutôt belles que jolies, aux grands yeux bleus, francs et purs. Et pourtant l'année avait passé deux ans à la ville dans un pensionnat. Elle en était revenue un peu plus affinée peut-être, mais fille de son village quand même, de son Lerchendorf dont elle portait fièrement le costume traditionnel.

Molinck les salua et je tirai mon chapeau respectueusement à cette belle jeune fille qui voulait rester paysanne.

LE GÉRAL.

Le « bison. »

Nous avons parlé dans notre numéro de samedi dernier du « village du président ». Le président, c'est M. Eugène Fonjallaz, et son village c'est Epesses, au vin si renommé.

Coulez, vins précieux d'Epesses,

Vaudois, disons sans cesse :

Vins précieux, coulez, coulez,

Vins précieux, coulez!

Ce n'est pas la chanson qui a fait la réputation des vins d'Epesses, bien au contraire, c'est le vin d'Epesses qui a inspiré la chanson. C'est du tout bon, chacun le sait.

Mais, ce que chacun ne sait pas, c'est l'hospitalité des habitants de ce charmant village.

Longtemps, Epesses — qui a aujourd'hui un Cercle très fréquenté — n'eut pas de débit de vin. Pour suppléer à cette lacune, les habitants d'Epesses ouvraient leurs caves à tout passant; trois verres par ci, trois verres par là, et si le passant c'était vous, lecteur, moi ou quelqu'un d'autre, le compte était fait.

Ce fut un jour le tour de deux Veveysans, deux anciens Suisses encore, deux ex-camarades.

Le train venant de Lausanne avait oublié de les prendre en passant à Cully. Il fallut s'ache-

¹ Le corsage. — ² Chaîne d'argent. — ³ Agrafes en forme de roses. — ⁴ Les guimpes. — ⁵ Courtes manches bouffantes. — ⁶ La jupe.